

Patricia Herszman
avec la collaboration de Frédéric Ploquin

CALL-GIRL DU TOUT-PARIS

Confessions d'une « fille » de Madame Claude

*À mon père, qui m'a fait promettre de garder
mon intégrité, quoi qu'il advienne,
même dos au mur.*

*À Warren, mon chat noir, mon rayon
de soleil, qui m'a accompagnée de son regard
doré pendant l'écriture de ce livre.*

Visitandines : ordre né au XVIII^e siècle de l'amitié entre un évêque, François de Sales, et une mère de famille, Jeanne de Chantal. «Tout par amour, rien par la force», telle était la devise des sœurs auprès desquelles Madame Claude fit ses études, en Anjou, l'occasion pour elle d'apprendre «le sens des convenances et du devoir».

Visitandine : croquant et fondant, ce gâteau aux noix est encore plus gourmand accompagné d'une crème anglaise.

CHAPITRE 1

Gianni, alias l'Avvocato

Il m'appelait «mon ange», je l'appelais tout simplement Gianni, son petit nom. Combien de fois suis-je allée le rencontrer en Italie? Je n'ai pas compté, mais j'ai dû faire une bonne quarantaine de voyages. Claude, Madame Claude me disait: «Vous êtes attendue en Italie, hein!» Mon sac de voyage était toujours prêt. Je savais où récupérer mon billet d'avion. Une fois pour Milan ou Turin, la fois suivante pour Rome, où Giovanni Agnelli, patron de FIAT, la Fabbrica Italiana Automobili Torino, possédait de somptueux appartements privés.

À la tête de cet empire industriel créé par son grand-père, Gianni était considéré comme l'homme le plus puissant de son pays. Assurément concentrait-il plus de pouvoir entre ses mains que le gouvernement italien lui-même. D'une élégance constante, prisant les costumes gris souris, il avait la réputation de brûler la vie par les deux bouts. Né en 1921, il avait la cinquantaine lorsque nous nous sommes fréquentés, et pour moi, sans

la moindre hésitation, il a été l'homme de mes rêves. Un régal.

La relation sexuelle n'a jamais été entre nous le cœur du sujet, il avait tout ce qu'il lui fallait sur place pour répondre à ce genre de besoin. Non, je crois pouvoir dire que Gianni m'aimait vraiment. On parlait tellement! De nous, de la vie, de la coke, de ses voyages, de sa famille, de tel ou tel grand dirigeant qu'il avait récemment rencontré. On échangeait comme peuvent le faire deux vieux copains. Gianni était lui-même dans ces moments-là. Il s'exprimait sans arrière-pensée, sans crainte d'être jugé, librement.

«Avec toi, j'ai l'impression d'avoir vingt ans», m'a-t-il un jour lancé. J'étais très enjouée. Je riais beaucoup, et visiblement, il appréciait.

Gianni quittait l'appartement tôt le matin, avant que je me réveille. Une fois, il est revenu un quart d'heure après son départ. Il était nerveux. «T'as pas un truc pour me calmer?» Je lui ai donné un demi-cachet d'Immenoctal, un puissant barbiturique aux vertus sédatives – je prenais ça pour dormir. Quand je l'ai revu, un peu plus tard dans la journée, il s'est extasié :

«C'est vachement bien ton truc! Comment ça s'appelle?»

Je lui ai donné la boîte, largement de quoi effacer les effets de plusieurs nuits passées à respirer cette cocaïne dont il aimait tant s'enivrer.

Je repartais toujours avec une enveloppe, que j'ouvrais une fois dans l'avion. Il versait par ailleurs son dû à Claude, je n'ai jamais su combien. Le reste était pour moi. Comme disait la patronne : «L'Italie, c'est votre problème, mon petit.»

Gianni avait en commun avec Claude le fait d'être très attentif aux autres. Un employé de la FIAT était ainsi chargé de fêter dignement les anniversaires de tous les collaborateurs, ainsi que ceux de leurs femmes, avec un cadeau et des fleurs. Je l'ai constaté de mes propres yeux, ses employés se seraient fait couper en quatre pour celui qu'ils appelaient l'Avvocato – il n'a jamais exercé comme avocat mais avait à son actif des études de droit. Claude, pour sa part, connaissait chacune de ses filles mieux que la sienne, et j'avais pour elle le plus grand respect, comme la plupart d'entre nous, à l'exception de certaines qui se croyaient au-dessus du lot.

Lorsque je débarquais chez Gianni, il m'attendait parfois vêtu d'un simple peignoir en soie, bleu marine ou grenat, mais ce naturaliste convaincu ne le gardait pas longtemps sur les épaules : il aimait tellement se balader nu !

Gianni parlait français, quant à moi j'avais vécu plusieurs années en Italie, étant petite, avec mes parents. Nous nous sommes cependant fabriqué notre propre langue, mélange d'anglais, d'italien et de français, qui prenait de nouveaux accents à chaque fois qu'il mettait le nez dans la cocaïne,

qu'il avait toujours en quantités importantes, rarement moins de 20 grammes, juste pour lui car je n'y touchais pas.

À un moment de la soirée, notre grand jeu consistait à organiser une sorte de défilé de mode à notre façon. Gianni revenait de la salle de bain avec un assortiment de draps de bain ou décrochait un rideau de la chambre, dont il m'habillait, et je déambulais en riant devant lui, tel un empereur romain revêtu de sa toge. Il avait commencé ces défilés à pas de loup, désormais on y allait gaiement, assumant complètement nos délires adolescents. Lorsque l'un de ses neveux préférés avait le malheur de frapper à la porte, il s'agaçait. «Qu'est-ce qu'il y a?» Il enfilait son peignoir et expédiait l'affaire en une minute avant de revenir aux choses sérieuses, ce que pardonnaient volontiers ces garçons, dont le plus âgé devait avoir 25 ans, trop fiers de leur proximité avec ce tonton farceur.

L'aîné d'une riche famille piémontaise de sept enfants, celui qui comptait parmi ses amis John Kennedy mais ne s'en vantait guère était aussi bel homme que facétieux. Entre deux séances de déguisement, il lui prenait l'envie de déposer un rail de coke sur ma cuisse ou sur ma fesse et de le sniffer avec une gourmandise jamais feinte. Puis nous nous remettions à rire.

Le plus puissant patron italien était avec moi tout ce qu'il y a de plus naturel, et c'était un insigne honneur qu'il me faisait. En retour, je ne

l'ai jamais jugé: je n'étais pas là pour ça, et de plus je l'adorais.

À la fois confident, garde du corps et homme à tout faire, lui qui laçait parfois ses chaussures, Fabrizio venait me cueillir à l'aéroport au volant d'une Fiat 130 équipée d'un gros moulin à l'américaine. À force, je connaissais la route qui menait aux appartements de Gianni, en particulier à Rome, mais en cette journée ensoleillée du printemps 1976, Fabrizio prend une direction inhabituelle.

«On ne va pas à la maison? Tu m'emmènes où, là?»

«L'Avvocato a une surprise pour toi», répond mon chauffeur, pas mécontent d'entretenir un petit suspense. «Attends, attends, tu vas voir.»

En pleine campagne, au large de Rome, j'aperçois une voiture garée sur le bord d'une route départementale. Fabrizio ralentit, puis se gare sur le bas-côté. Au bout d'un chemin de terre, un homme marche vers nous, en chemise et pantalon de costume. À sa manière unique de boiter, souvenir d'un accident de voiture au cours duquel il avait failli perdre sa jambe droite, je reconnais aussitôt Gianni. Je cours vers lui. Comme à l'accoutumée, il me serre dans ses bras et l'on s'abandonne à un câlin chaleureux.

Alors que je prends place dans sa voiture, une automatique, il pose sa jambe abîmée sur mes genoux et démarre en direction de la forêt.

«On va aller se balader, mon ange», lâche-t-il, grand sourire aux lèvres.

Je comprends vite le sens de ce programme improvisé: nous faisons une fugue, lui et moi. Faire le fou dans les bois, ça ne lui était probablement pas arrivé depuis très longtemps. Il avait décidé que l'heure était venue.

Le retour sur terre est aussi brutal que comique. Alors que nous rejoignons son quartier général peu avant minuit, des femmes et des hommes accourent de tous côtés, visiblement affolés. Un gars brandit un journal qu'il tend sous nos yeux. Un gros titre s'étale en première page du *Corriere della Sera*, quotidien italien du soir à gros tirage: «L'Avvocato kidnappé?» «On est sans nouvelles de lui», clame un sous-titre, accompagnant une photo de Gianni en pied, sur toute la largeur de la page.

Notre escapade a visiblement plongé le pays dans l'angoisse. Giovanni Agnelli évaporé, Giovanni Agnelli envolé, l'Italie a soudain été prise de panique.

Les gens se pressent autour de la voiture, où nous avons certainement l'air un peu penauds, sur le moment, Gianni et moi. Je le pousse du coude:

«Va! Va! Sors! Va leur parler!»

Un homme s'approche, très énervé. Je l'entends incendier son patron, avant que l'excitation ne redescende.

Très vite est tombée une seconde édition du journal, annonçant qu'on l'avait retrouvé, un soulagement à la hauteur de la menace que les Brigades rouges faisaient alors peser sur les grands capitaines d'industrie du pays. L'espace d'une journée, l'hypothèse avait germé que les militants de ce mouvement terroriste affilié à l'ultragauche avaient enlevé le patron de FIAT: il n'y avait plus qu'à guetter le montant de la rançon réclamée à la famille. Cible de choix, Giovanni Agnelli a dû supporter par la suite des gardes du corps en plus grand nombre encore, pas vraiment la tasse de thé de cet homme pour qui la liberté valait de l'or.

Dans la journée, Gianni est passé me voir en coup de vent avant que je ne reprenne l'avion pour Paris. «On s'est bien amusés quand même!» a-t-il conclu après m'avoir raconté l'ampleur de la vague: d'après lui, le pays avait frôlé le krach boursier.